

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



« Fête d'amour »

Béatrice vue d'en bas de Michèle Mailhot, Montréal, Éditions Boréal, 1988, 190 p., 16,95\$.

Noël Audet

Numéro 50, été 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38692ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Audet, N. (1988). Compte rendu de [« Fête d'amour » / *Béatrice vue d'en bas* de Michèle Mailhot, Montréal, Éditions Boréal, 1988, 190 p., 16,95\$.] *Lettres québécoises*, (50), 24–24.

«Fôte d'amour»

Béatrice vue d'en bas de Michèle Mailhot, Montréal, Éditions Boréal, 1988, 190 p., 16,95\$.

Le dernier roman de Michèle Mailhot est étonnant à plus d'un titre. D'une écriture alerte mais travaillée pour l'oreille, la phrase s'amuse avec les mots, comme les enfants qui apprennent à parler. «Elle [Béatrice] geint, elle gît. Géhenne» (p. 11). Car c'est bien de cela qu'il s'agit : l'héroïne, Cathy, est une enfant qui apprend le monde à la dure école de la vie familiale. C'est elle qui raconte l'histoire, sur le mode du Je. C'est donc elle qui nommera sa mère Béatrice en faisant varier son nom selon les circonstances. Et on assiste à toutes les métamorphoses linguistiques du nom équivalent aux états d'âme de l'héroïne face à cette mère toute puissante, «vue d'en bas», comme l'indique le titre. De Béamusée, à Béaba, à Béartiste, à Béardente, à Béaffreuse... L'idée était excellente, qui consistait à plier la langue aux caprices d'une petite fille pour laisser des marques de ces émotions jusque dans le nom propre, ce qui vient ponctuer le récit d'un élément additionnel et signifiant.

Le tableau est assez simple : Cathy est la fille de Bertrand, un instituteur bonhomme, «[n]on, un chasseur, un pêcheur, un *sauvage*» (p. 10), et de Béatrice, Béartiste, etc., une petite bourgeoise qui fait la fine gueule, se pense d'une classe supérieure à celle de son mari, domine son petit monde avec dédain et rejette sa fille parce que cette dernière tient trop de son rustre père. Pour le malheur de Cathy, Béatrice avait d'abord donné naissance à Jean, Beaujean, un petit mâle parfait, aux yeux de sa mère, qui se payait même le luxe d'être sensible, parfois malade, monopolisant apparemment pour lui seul les qualités qui auraient dû être partagées entre le garçon et la fille, monopolisant surtout l'attention de sa mère.

Le soir, Beaujean vit ma carte, que Béatrice avait négligemment laissée là, et se mit à rire encore plus fort. Mon message se lisait : «Maman, je t'aime.»

Ma première fôte d'amour. (p. 23)



Michèle Mailhot

Tout est là. Béatrice n'a d'yeux que pour Beaujean et néglige la fille de son chasseur de mari, laquelle fait pourtant des pieds et des mains pour se rendre agréable. On devine la suite : sentiment d'injustice devant l'indifférence maternelle, sentiment d'infériorité, désir de comprendre. À partir de là, les moindres faits et gestes de Béatrice seront analysés, décortiqués, avec une distance dans le regard, un humour glissant parfois dans l'ironie franche, bref une distance critique peu commune chez une enfant de cet âge. Car il y a un écart entre les questions naïves de l'enfant de cinq ans et les réponses qu'elle se donne à elle-même, ou le portrait de sa mère, on serait tenté de dire le procès qu'elle intente à sa mère. L'auteur adulte prête bien sûr sa voix et son expérience du monde à sa jeune héroïne.

Grâce à ce stratagème, Michèle Mailhot évite plusieurs écueils : en premier lieu une certaine niaiserie qui accompagne souvent le discours enfantin; ensuite la superficialité de l'analyse où l'aurait conduite la vraisemblance si elle avait voulu la respecter jusqu'au bout. Enfin, le côté Aurore-l'enfant-martyre, qu'elle évite grâce à cette distance temporelle précisément, à cette double voix, et grâce également au ton léger. Bref, c'est un heureux mélange de férocité et de naïveté du regard qui fustige, dans ce qu'elle a de plus faussement évolué, la

vie petite-bourgeoise, depuis ses rapports avec les ecclésiastiques, jusqu'au choix des robes de madame, jusqu'à la fabrication de vins domestiques plus nobles que les anciens alcools frelatés.

Faute d'amour, Cathy constatera avec déplaisir, au chalet de ses parents, que leurs jeux d'enfants innocents, à elle et Beaujean, se transforment vite en rôles masculins et féminins, dès qu'on pousse la porte, les tâches ménagères lui étant assignées d'office. Le grand frère n'a qu'à se tourner les pouces et à se faire l'écho des critiques de Béatrice. Quant au père, Bertrand, il ne pèse pas lourd en dehors de ses fonctions génitrices et nourricières. C'est le troisième enfant que Cathy sent le besoin de protéger quand la mère sombre dans l'une de ses crises de nerfs.

Faute d'amour, de fil en aiguille, comme on dit, en cherchant désespérément cette affection que lui refuse sa mère, Cathy sera entraînée dans des scènes légèrement incestueuses, d'abord avec l'oncle Abel («Il me trouve belle, lui», p. 71) qui se prend pour une vache à l'heure de la traite, puis avec son père, qui la prend, elle, Cathy, pour un substitut de sa femme à éclipses. Je dis légèrement, car tout cela est traité cette fois dans l'optique de la totale inconscience d'une fillette de cinq ans, sur le mode anodin, presque drôle. La naïveté se confond ici avec la santé. Est-il encore vraisemblable que ces agissements ne laissent aucune trace dans une conscience d'enfant aussi aiguë, d'une part, et aussi avertie, d'autre part, des enjeux de l'amour? Il y a là quelque chose d'aseptique qui ne laisse pas de surprendre.

Le roman se termine un peu vite, à la rentrée des classes, au moment où le désir et la découverte des mots dessinent en quelques lignes la passion de la future écrivaine. C'est un très bon roman, qui nous lâche malheureusement sur notre faim, même si l'on comprend que le projet de l'auteure était conçu pour s'arrêter là. Le motif en est sans doute que l'âge de raison chez Cathy eût modifié les règles du jeu et brisé l'unité du texte. □